

Hélène était devenue vermeille.—Il est tard, dit-elle, et il faut partir.

—Vous me permettrez de vous revoir ici ? hasarda timidement Gérard.

—Je ne sais, murmura-t-elle hésitante, en regardant alternativement son frère et le jeune Seigneulles.

—Et pourquoi pas ? s'exclama impétueusement Marius, ne serais-je pas là et cela n'est-il pas suffisant ?... Je voudrais bien voir que quelqu'un s'avisât de le trouver mauvais !

Ils se serrèrent tous trois les mains, et Gérard s'en revint à la ferme avec le cœur en fête.

XIII

Depuis cette rencontre Hélène et Gérard se retrouvèrent plus d'une fois au Fond d'Enfer. Marius accompagnait régulièrement sa sœur ; mais, chaperon peu gênant une fois qu'on était arrivé près de la source, il plantait là les deux amoureux pour battre les buissons ou faire une halte à l'auberge de Savonnières. Quand vint le 1er septembre, Marius renonça complètement à ce rôle de mentor pour courir la plaine en compagnie des chasseurs de Juvigny. Hélène et Gérard furent alors abandonnés à eux-mêmes, mais l'habitude était prise, et elle était trop douce pour qu'ils eussent le courage de la rompre. En dehors de leurs rendez-vous, le reste de la vie leur était indifférent. Hélène trouvait dans la franchise même de son amour et dans la droiture de son cœur une encourageante sérénité, qui lui faisait surmonter cette terreur du qu'en dira-t-on, dont se compose la moitié de la morale conventionnelle des gens du monde. Elle n'entendait rien à ces capitulations prudentes, à ces habiletés sournoises où excellent les habitants des petites villes toujours en garde les uns contre les autres. En amour, la Parisienne, malgré son scepticisme à fleur de peau et son apparente frivolité, agit avec bien plus de naturel et d'ingénuité que la provinciale. Hélène croyait à l'amour de Gérard ; en l'allant voir au Fond d'Enfer, elle savait qu'aux yeux du monde elle commettait une imprudence ; dans sa conscience elle ne se sentait pas coupable. Si on avait sondé les cœurs des deux jeunes gens, on aurait certes découvert plus de scrupules et de préjugés dans l'esprit timide de Gérard que dans l'âme ferme et chastement passionnée de la jeune fille.

Cependant l'automne s'avancait. Septembre et les vacances avaient ramené un plaisir pour lequel les bourgeois de Juvigny ont un goût très vif : la *tendue* aux petits oiseaux. Dans ce pays forestier, il n'est pas de propriétaire qui ne façonne alors deux ou trois centaines de reinglettes en brins de coudrier élastiques et souples, et ne les aligne au long des sentiers de son taillis. A ces engins viennent se prendre à foison rouges-gorges, fauvettes, pinsons et verdiers, et les indigènes ont une joie féroce à faire chaque matin la *tournée* afin de ramasser les victimes. Les dames mêmes se mettent de la partie. Ces tendues sont pour elles des prétextes à pique-niques et à sauteries en plein air. Or il advint que, vers la fin de septembre, un marchand de bois, dont les fils étaient liés avec Marius, profita des vacances pour organiser une partie de chasse qui devait se terminer par un plantureux déjeuner dans la forêt du Juré. Pour égayer la fête, quelques dames devaient rejoindre leurs maris, et parmi elles madame Grandfief, dont le debonnaire époux était un enragé Nemrod. Naturellement Marius figurait au nombre des invités ; on aimait

son entrain et sa large gaieté. En dépit de ses excentriques façons et de sa manie de débiter ses sonnets au désert, il passait pour un aimable convive, et il était de toutes les parties de plaisir.

Ce jour-là, on s'était mis en route dès l'aube ; pendant quatre heures, on avait battu les friches : aussi le poète avait-il un appétit formidable quand on arriva, vers dix heures, sous les arbres où la longue table était dressée. Marius se trouva placé en face de madame Grandfief. La mère de Georgette était venue seule, ne se souciant pas d'exposer les chastes oreilles de sa fille aux plaisanteries un peu crues d'un déjeuner de chasseurs. Elle répondit au salut de Marius par un froid signe de tête, et prit un air si majestueux que le jeune Laheyrard se hâta de fuir ce regard hautain qui lui coupait l'appétit. Ses yeux se dédommagèrent en contemplant le spectacle réjouissant de la table, où une appétissante collection de jambonneaux, de pâtés et d'écrevisses s'étalait entre deux rangées de verres et de bouteilles. Quand on servit le gigot rôti à la ficelle, le cœur du poète s'épanouit. Il avait pour voisins deux chasseurs campagnards à la mine assez naïve et aux manières toutes rondes. L'apparente bonhomie de ces bourgeois paisibles séduisit Marius, et il se promit d'égayer son déjeuner en faisant *poser* les deux honnêtes philistins. Des qu'il vit dans son assiette une large tranche succulente, il déboucha une bouteille, remplit son verre et ceux de ses voisins.—Voyons ce vin clair, s'écria-t-il ; j'ai, comme dit Saint-Amand un de ces gosiers ardents que rien ne désaltère ;

Le jour que je naquis, il dut pleuvoir du sel ?

—Défiez-vous de notre petit vin du pays, Monsieur, répondit son voisin de droite, il a l'air innocent, mais il est méchant au fond, et capiteux en diable.

—Méchant ? ce petit lait ! à d'autres ! repartit dédaigneusement Marius en vidant son verre ; sachez, mon cher monsieur, que le sang de la vigne ne suffit pas à troubler la sérénité de mon cerveau. Il faut à mon ivresse l'opium des Chinois, le haschich des Indiens et le raki des Polynésiens.

—C'est différent ! dit l'autre avec ce rire niais, sous lequel le campagnard meusien dissimule ses finasseries et ses malices.—En même temps, derrière le dos de Marius, il fit au voisin de gauche un clignement d'yeux significatif.

Le poète continuait à bavarder, tout en dévorant son gigot et en buvant d'autant.—Voyez-vous, reprit-il, deux ou trois verres de vin peuvent déranger l'équilibre nerveux de gens rassis occupés à de moutonnières besognes, mais les artistes, habitués aux orages de la pensée, se rient de ces faciles ivresses.... Nous planons dans la tempête comme l'albatros.

—C'est-à-dire, ricana son interlocuteur, que, vous autres, vous vivez dans le vin comme le poisson dans l'eau.

—Bien parlé, honnête voisin ! s'écria Marius ; pour votre peine, versez-moi une rasade.... Hardiment à verre pleurant, et maintenant à votre santé !

Les longs éclats de rire des convives, le cliquetis des fourchettes et les fabuleux récits des chasseurs couvraient le bruit de cette conversation. Le poète, grisé par ses propres paroles, poussé par ses voisins, qui ne laissaient pas son verre vide, devenait plus loquace à mesure que le tumulte de la table grandissait. Les comparaisons bizarres, les images étranges, les invocations lyriques, débordaient de ses lèvres, mêlées à des souve-